



Le grand mensonge
de la famille Pommerol

Valentine Goby
Lili Cortina

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Pendant la nuit, quand tout le quartier dormait, on a fermé les volets. Tous les volets de la maison un à un, des chambres, du salon, de la cuisine et de la salle de bains, on a même descendu le store devant la lucarne des toilettes. Puis on a tiré les rideaux, tous les rideaux dans toutes les pièces pour qu'aucune lumière ne soit visible depuis la rue, pour que les bruits du dedans ne filtrent pas au-dehors. On a fermé à clé les deux portes d'entrée, rentré la voiture dans le garage et verrouillé le garage depuis l'intérieur. Et puis on s'est couché. Quand on s'est réveillés, ce matin d'août, après un mauvais sommeil, il devait faire une chaleur cuisante dehors, et une lumière très blanche de plein été. Mais dans la maison toute fermée c'était frais, et noir comme la nuit. Croyez-le ou pas, cette maison de banlieue parisienne, à partir de maintenant c'est la Chine. Oui : LA CHINE. Le chocolat au lait refroidit dans ma tasse, une tartine à peine entamée durcit dans mon assiette. Je n'arrive pas à avaler quoi que ce soit. Ma mère ne touche pas à son café, ma soeur fixe son bol vide, mon père picore des miettes de pain du bout de l'index. Silence de mort. Même Jacquot le perroquet se tait, immobile sur son perchoir, si bien qu'on entend les gouttes du robinet taper le fond de l'évier. Floc. Floc. J'ai le trac. On a tous le trac. Car aujourd'hui c'est le grand jour. Le jour 1 du mensonge monumental de la famille Pommerol, le mensonge que nous avons juré de tenir comme on tient une promesse : quoi qu'il arrive. J'ai un terrible noeud au ventre.